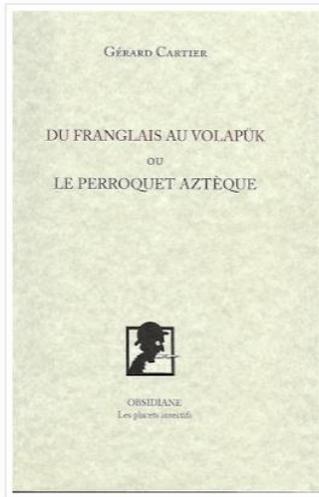


NOTRE INVISIBLE CAGE D'ACIER. SUR UN PLACET DE GÉRARD CARTIER : DU FRANGLAIS AU VOLAPÛK, CHEZ OBSIDIANE.



« Jamais notre langue n'a été aussi malmenée et jamais à ce point mal aimée ». C'est vrai que de découvrir, par exemple, dans la bouche d'un Président de la République, se piquant d'avoir été proche d'un philosophe comme Paul Ricoeur, qu'il croit « dans l'autonomie et la souveraineté » car « la démocratie est le système le plus bottom up [sic] de la terre », a de quoi faire bouillir jusqu'aux natures les plus tièdes. Faire se cabrer jusqu'aux plus flegmatiques et accommodants esprits [1].

We are, us, moderns, the new France

Il ne manque pas aujourd'hui de livres, encore moins d'auteurs, pour déplorer cette invasion de notre langue par un anglais de pacotille et en dénoncer les ravageurs effets. Le livre de Gérard Cartier *Du*

Français au volapük ou *Le Perroquet Aztèque*, qui s'insère dans la série des *Placets invectifs* que publient régulièrement les éditions Obsidiane, joue quant à lui son rôle à merveille qui est - outre le fait de procurer à son auteur l'occasion de se « décharger, comme il se doit, de la bile accumulée après une longue fréquentation de la presse et des radios » - de dresser un tableau d'ensemble varié de l'état de décomposition avancé dans lequel se trouve aujourd'hui notre langue, quelle que soit la catégorie sociale ou professionnelle dans laquelle elle se voit aussi bien écrite que parlée.

Passons sur cette langue de réclame et ces appellations boutiquières qui, que l'on soit comme l'auteur à Trouville ou comme moi dernièrement à Cannes, donnent effectivement au flâneur la triste impression, en France, de se promener dans une Amérique de carton-pâte et de partout maintenant dans le monde, déambuler dans un même décor de marques, d'appellations et de slogans qui ruinent peu à peu ce poétique sentiment d'exotisme qu'on avait autrefois à découvrir le cœur vivant des cités étrangères.

Oui. L'anglomanie touche tous les aspects de notre vie actuelle. Au point que, si comme l'écrit Cartier, Flaubert vivait de nos jours, il « pourrait ajouter un chapitre plaisant à son *Bouvard et Pécuchet*, et quelques entrées au Dictionnaire des idées reçues :

ANGLAIS (langue) – Indispensable.

COMMERCE – Dites-le en anglais, c'est plus chic.

ÉPOQUE – La nôtre est formidable.

MODERNE – We are, us, moderns, the new France.

FRANÇAIS (langue) – Idiome d'écrivains poussiéreux. À éviter à notre époque (voir ce mot). »

Ne pas se tromper d'ennemi

Qu'une banque française, en l'occurrence *La Poste*, ambitionne aujourd'hui de devenir « *Ma French Bank* » serait, c'est vrai, du plus haut comique si une telle attitude ne procédait finalement d'un « *grand décervelage* ». Dont on aimerait, quel que soit par ailleurs son réel intérêt, que l'ouvrage de Gérard Cartier qui en dénonce clairement les manifestations, nous dévoile aussi la finalité ainsi que les racines profondes. Car il n'est pas vrai que la bataille à mener soit simplement à entreprendre contre cette pseudo-langue anglaise par quoi se communiquent aujourd'hui les techno-pouvoirs qui nous asservissent à leurs intérêts cachés – l'anglais est lui aussi presque autant maltraité que toutes les autres langues du monde qui nous servent encore à penser – ; et s'il y a bien combat à livrer, il doit être poussé bien plus loin que ne le préconise l'auteur se prenant, en conclusion, à rêver d'une sorte de Front de Libération venant bombe à peinture en main « *conspuer [...] les affiches et les vitrines qui nous aguichent en anglais* ». De même je ne crois pas qu'il nous suffirait d'apprendre « *d'autres langues que l'anglaise* » de « *lire d'autres littératures, en s'intéressant à des cultures menacées* » pour que le péril, tant soit peu, recule.

Dans son ouvrage intitulé *La Langue des medias : Destruction du langage et fabrication du consentement*, Ingrid Riocreux, spécialiste de grammaire, de rhétorique et de stylistique et par ailleurs contributrice régulière du magazine *Causeur*, n'hésite pas à affirmer que « *la lutte contre les anglicismes n'est qu'un cache-sexe* » et que la façon par exemple dont nous préférons *liker* les uns ou nous livrer au *bashing* des autres, témoigne en fait moins de notre colonisation par l'anglais que d'un phénomène bien plus grave dont les anglais sont comme nous victimes, à savoir la réduction qu'opèrent aujourd'hui sur le sens du divers et de la nuance, propre à enrichir le réel, les techno-pouvoirs mis en place pour tout mieux contrôler, dans cette économie-monde où les démocraties se font de plus en plus totalitaires.

Ainsi se perdent peu à peu chez nous, les mille et une façons dont on peut toujours exprimer ou pas son désaccord, en débattant, chicanant, ergotant, arguant de ceci, de cela, pour censurer, blâmer, flétrir, voire dépecer ... ou pas son rival, son concurrent, son contradictoire, son adversaire, tandis que nos voisins d'outre-Manche se contenteront de « *basher* », voire de recourir à tel émoticon, ayant peu à peu renoncés à toute la gamme des termes ou expressions possibles : *to disapprove*, *to complain*, *to condemn*, *to run down*, *to berate*, *to criticize*, *to pick holes in*, *to decry*, *to attack*, *to slam*, *to pan*, *to strike* ...

En fait, nous n'allons pas du français au volapük, mais de chacune de nos langues véritables, de nos langues séculaires vivantes, à *une sorte de « globish », de langue universelle et babélienne basique*, bien plus dangereuse pour l'avenir de l'humanité et sa consistance réelle que ne laisse entendre le titre du livre de Gérard Cartier. Le volapük, qui a toujours existé, est utile. Je m'en sers régulièrement à l'étranger comme moyen de me faire un peu comprendre. Et de surmonter comme je peux et comme le peuvent mes interlocuteurs, la frontière bien réelle des langues. Mais il ne s'agit là que d'un recours rendu nécessaire par une situation transitoire à caractère exceptionnel. Je ne pense pas en volapük. Ni moi, ni d'ailleurs personne. Car c'est, au cœur de ma propre langue, dans la conscience, comme le dit la très belle formule d'Hannah Arendt de « *l'équivocité chancelante du monde et de l'insécurité de l'homme qui l'habite* », conscience que donne avant tout la reconnaissance qu'aucune langue ne fournit un accès total, sans défaillance aucune, au réel, que je pense. Et que cela fait sens.

Notre cage invisible d'acier

Le projet et sa mise en œuvre de plus en plus poussée d'imposer au monde une langue simplifiée à l'excès, permettant à l'ensemble de ses habitants de pouvoir certes communiquer mais surtout de travailler ensemble au bénéfice des entreprises de pouvoir qui déjà largement nous contrôlent, est peut-être aujourd'hui l'ultime visée d'un capitalisme néolibéral dont il est maintenant établi, comme le rappelle bien le tout récent ouvrage de Diana Filippova, *Techno Pouvoir, Dépolitiser pour mieux régner*, qu'il ne fait que créer pour les humains une cage invisible d'acier [2] aux barreaux le plus serrés possible.

Gérard Cartier en ce sens a raison de déplorer à quel point l'industrie du divertissement qui nourrit abondamment le *globish* a fini aujourd'hui, avec la bénédiction des politiques [3], par « *canibaliser* » la puissante et autonome « *culture populaire* », celle préconisée par Vilar, largement soutenue par les comités d'entreprise des usines de la banlieue rouge, et par ailleurs d'introduire son placet par un rappel de la célèbre formule par quoi débute le *Manifeste du Parti communiste* de Marx. Oui. Seulement, ce *spectre* dont il parle, ne hante pas la France, ni même l'Europe, il hante l'ensemble du monde. Et ce n'est pas seulement comme il dit celui de « *l'abâtardissement du français et, à terme, de sa possible extinction* ». C'est celle en fait de toutes les langues de culture du monde. Et par conséquent de l'Homme. L'Homme multidimensionnel [4]. Et de la profondeur vitale, infiniment ouverte et colorée de sa généreuse, inventive pensée.

[1] Les citations de ce paragraphe sont issues du premier chapitre de l'ouvrage de G. Cartier.

[2] L'expression de « cage d'acier » est de Max Weber dans son *Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*.

[3] Comme l'écrit Gérard Cartier, « on anglicise beaucoup devant les micros, sur les estrades et les réseaux sociaux. [...] C'est plus qu'un tic, c'est une manifestation d'appartenance au nouveau monde, comme *twitter* d'abondance. Les hommes politiques vivent de mots et d'apparence autant que d'action – ils se contentent d'ailleurs pour la plupart, d'accompagner les puissances économiques ; ils en viennent parfois ; quittant les ors de la République, ils les rejoignent souvent. Epousant leurs intérêts et leur vision du monde, se faisant leurs instruments, et à l'occasion leurs commis voyageurs, il n'est pas étonnant qu'ils leur empruntent aussi leur dialecte. Comme la politique, la langue aujourd'hui se fait à la corbeille. »

[4] L'ouvrage cité plus haut de Diana Filippova, dont je recommande vraiment la lecture malgré son caractère parfois un peu trop abstrait, insiste bien sur la façon dont le caractère comme elle dit *polyphonique* des techno-pouvoirs dont elle analyse l'emprise croissante sur nos sociétés et la façon dont ils font étroitement système, ne vise à rien moins que réduire, comme le dénonçait déjà un célèbre ouvrage d'Herbert Marcuse, le caractère multidimensionnel de la personne humaine.